AVIDITÉ

Née en Styrie en 1946, intellectuelle féroce, auteur dramatique célèbre, écrivain à succès, Elfriede Jelinek s'insère dans la tradition des grands polémistes et misanthropes tels que Karl Kraus ou Thomas Bernhard. Elle est l'auteur de nombreux romans, dont *Lust, Les Exclus* et *La Pianiste*, porté à l'écran en 2001 par Michael Haneke (film qui a reçu le Grand Prix du jury et les prix d'interprétation masculine et féminine au Festival de Cannes 2001). Elfriede Jelinek a reçu le prix Nobel de Littérature en 2004.

Elfriede Jelinek

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

AVIDITÉ

ROMAN DE DIVERTISSEMENT

Traduit de l'allemand
par Claire de Oliveira

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Gier. Ein Unterhaltungsroman
ÉDITEUR ORIGINAL
Rowohlt Verlag, Reinbeck bei Hamburg

© original : Rowohlt Verlag, 2000
ISBN orginal : 3-499-23131-X

ISBN 2-7578-0075-2
(ISBN 2-02-050071-X, 1re publication)

© Éditions du Seuil, septembre 2003, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faire par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Aujourd'hui, le gendarme Kurt Janisch regarde une fois de plus la photo de son père, le colonel Janisch, saluant le roi il y a trente ans. Tiens, c'est qu'il est toujours sur pied, ce père, manifestement contraint de reculer quelque peu devant son propre garde-à-vous exécuté avec enthousiasme, mais pourquoi n'y a-t-il donc rien qui le retienne ? Ses épaules ont je ne sais quoi de mou et d'indécis qui semble le repousser vers l'avant. Peut-être n'était-ce qu'une courbette machinale servie au monarque en prime, si l'on peut dire, avec ce salut maintes fois répété. Planté devant l'armoire dans son jogging aux rayures sinueuses, le fils enraye l'élan de son corps en s'échauffant lentement avant de courir et n'a vraiment plus rien d'un serviteur. Son père aux épaules tombantes mais à la main vigoureuse a continué de trimballer ses services en traversant des routes poussiéreuses jusqu'aux épaves de voitures esquintées. Peut-être que le fils a davantage de facettes et sait aussi donner des ordres ; son physique m'intrigue, avec ce visage un peu anguleux qui semble laisser percer timidement les pensées que tout un chacun aime étaler. Bon. Maintenant que la volonté a l'air d'être là, à quoi va-t-on l'employer ? Le bateau a ralenti en réduisant la voilure, le feu allumé est au vert pour longtemps, la petite différence qu'il y a entre cet homme et les autres s'agrandit.

Une sorte d'avidité survenue imperceptiblement mais restée perceptible en fin de compte, même pour les voisins (on s'étonne de voir ces boutures dans le jardinet, allez savoir d'où elles viennent, cet homme ne les a quand même pas achetées !), se maintient bel et bien et finit par envahir le gendarme tout entier. Parfois, un voisin va vérifier dans le livre foncier ce que le gendarme a tenté de masquer grâce au livre de la vie. À présent, l'homme a mis en joue et pris sa mire. Les rames sont rentrées, la canne à pêche sortie. Filets : jetés. Peut-être qu'à l'origine il y a eu place dans le gendarme pour quelque chose d'autre, de beau et d'intelligent ? Bien de sa personne et en apparence frivole, cet homme, le type même du gendarme qui nous plaît, à nous les femmes. Là, il y a du travail en perspective. Ce n'est pas seulement pour le maintien de la paix dans le monde que les hommes débitent des mensonges aux femmes afin de les rendre dépendantes d'eux, alors que ces dernières ont tout de même mieux à offrir, toute leur pensée, tous leurs sentiments et bien des volontés volantées. Après tout, on peut comprendre que nous, surtout les femmes d'une autre génération aux parties génitales plus très jeunes et n'ayant pas vu grand-chose par les lucarnes de leur corps, devions pourtant rester étrangères à nous-mêmes ! Nous qui sommes en mal d'amour, si nous connaissons ce gendarme (les belles plantes de la grand-route exécutent des mouvements de va-et-vient à deux pas de sa voiture d'intervention et nous n'y sommes pas), ce n'est malheureusement pas de façon intime. Ne vous en faites pas, je vais vous arranger ça : pour ne pas compromettre votre petit bonheur amoureux qui, comme toute chose, est fondé sur l'illusion, je préfère me charger seule du récit. Ne me coupez pas la parole ! Pour l'heure, s'agissant d'empêcher la guerre des corps, je

ne vois même pas quelle est exactement leur tâche. La résolution que je sens déjà chez cet homme ne connaît pas encore vraiment son objectif, pour l'instant, mais je sais qu'elle le cherche depuis longtemps et le trouvera dans la denrée la plus périssable, le corps (humain). À peine se connaît-on soi-même que l'on veut ce qui est à autrui, mais les autres ne tardent pas à le vouloir aussi.

Ils sont d'ailleurs morts tous les deux depuis le temps, le roi et son guide protecteur, le père du gendarme ; à l'époque, celui-là avait fièrement dirigé les wagons noirs qui oscillaient doucement dans la gare centrale de Graz (la visite officielle était venue de Vienne en chemin de fer et avait franchi le col du Semmering) pour leur faire passer le pont de la Mur puis les flanquer sans façon à l'arsenal où les riches, depuis des siècles, avaient donné en dépôt leurs atours en métal. Mais comment peut-on détester la vie ? songe à l'instant le fils, ce rogaton du père, en tournant la tête vers le vent des montagnes. Tout en haut, par la fenêtre mansardée de sa maison, on peut apercevoir une petite mangeoire pour affourager le gibier ; s'y enfoncent de tendres nez dont les propriétaires mâles et femelles vont être abattus pour la plupart, sauf les mères qui, en cette saison, sont encore protégées par leur maternité. D'autres bêtes sont seules. Même les animaux recherchent souvent la proximité d'autrui, ce en quoi ils ont tort, et le gendarme lui aussi aime à s'acoquiner avec tout le monde au restaurant en faisant de petites affaires supplémentaires (pour les montres et les bijoux, mieux vaut aller au chef-lieu de district où l'on ne vous connaît guère). C'est pourquoi bien des gens le considèrent comme un bon camarade chez qui l'on trouve moins cher qu'ailleurs des outils d'occasion ainsi que des matériaux de construction. Mais s'il explore honnêtement son for intérieur, il est contraint

de se rendre à l'évidence : il y fait si noir qu'on n'y voit goutte. Il ne faut pas s'étonner s'il doit sans cesse, à des intervalles d'un mois environ, s'en mettre plein la lampe et s'allumer grâce à de folles soûleries combatives quoique dénuées de but précis. Les collègues ne voient pas l'obscurité que recèle leur copain, ils la devinent peut-être parfois et refusent de croire leurs femmes pleines d'intuition, ce qui les habille chaudement et les transforme en tas de chair brûlante. Ceux qui se contentent de tout apprendre par les livres sont priés de s'y employer maintenant.

Est-ce que je me fais des idées, ou a-t-on vraiment trouvé ici il y a des années un je ne sais quoi que l'on n'a jamais pu élucider ? Que me faut-il voir, si j'ouvre ce vieux journal ? Un pâle visage luit comme une petite lune sous l'ourlet le plus bas des branches d'épicéa, le visage parle d'une chose qu'il ne peut continuer à dire car une main lourde s'est posée sur sa gorge, les vêtements ont été arrachés, les traits de la face bouleversés ; si l'on avait pris la peine de le leur demander, des rails auraient peut-être gentiment rendu la voie libre, mais ils se sont cabrés et brisés pendant qu'on tirait sur les jambes, ces racines du corps, en les secouant jusqu'à ce que la mesure soit comble et que la terre friable s'en aille. Bon, mais où est maintenant le sac que nous avions au moment de la plainte, le sachet contenant l'humeur ? Où est l'humus de rempotage ? Des jeans où plus rien au monde ne semble pouvoir entrer ont les coutures qui lâchent, une jupe s'envole et, du ciel, retombe sur terre pour former à contre-corps et à contrecœur, n'ayant pas été taillée pour cela, un sac où le visage de la femme puisse entrer. Bon, et à présent, où allons-nous apposer un tampon afin que cette fille qui, à l'origine, avait bien des facettes et des centres d'intérêt, n'aspire désormais plus qu'au repos, ayant

appris à connaître et à rejeter foncièrement, jusque dans la dernière fibrille de son être, le contraire du sommeil, l'extrême activité ?

Cela énerve parfois le gendarme que les villageois l'ignorent tout à fait, lui qui avait d'emblée opté pour une tenue de camouflage toute de bonté et d'amabilité ; alors il se remet à boire trop longtemps et, au pire, tout seul. Les femmes sur les terres desquelles il avait eu des vues ont tellement cajolé le sol qu'il avait entre et sous les pieds que cela a fini par sentir le roussi. Un homme si grand, si énergique, il n'y a guère d'événement qu'il ne puisse provoquer. Restée un peu trop longtemps dans une vitrine où trop de gens l'avaient vue sans l'emporter, une élue de son cœur ne connaît plus que le mètre carré situé devant son téléphone, or ce mètre carré est usé par ses allées et venues depuis belle lurette. Elle connaît également le chemin depuis la porte et le beau lit acheté spécialement pour deux personnes au chef-lieu de district. Est-il encore besoin du reste ?

Haïr n'est pas une bonne chose, mais commencez par me dire qui, et je pourrai vraiment déterminer si c'est bien ou mal. Certains y trouvent l'énergie dont ils ont besoin, elle vient tout droit du dieu de la guerre s'abattre comme mars en carême sur le corps de l'être humain jusqu'à ce qu'il s'en aille à vau-l'eau. Il n'y a point de salut pour le pilote, même avec un siège éjectable. Mais on peut vivre très vieux avec toute cette haine : elle chasse le temps qui d'ailleurs prend ses jambes à son cou dès qu'il nous aperçoit. C'est que chacun se croit en bonne compagnie pour peu qu'il tombe sur un être aux dehors pacifiques, sachant revêtir une fonction et dévêtir les femmes qui finissent par être complètement épuisées. Dans ces conditions, à quoi

bon haïr, si ce n'est durant la guerre que l'on se remet à organiser en ce moment et qui fait surgir en rafales tout ce que nous avons en nous, et ce n'est pas rien, tout dépend de la rage de la partie adverse ; seuls un extrême amour de la vie et un rideau de fer cousu main pourraient l'enrayer. Mais ça, ce n'est pas le genre de choses que nous avons en réserve dans notre camp où l'on ne trouve que deux duvets moelleux comme tout, en cas de visite imprévue. En revanche, nous avons tant de campagnes réciproques en promotion que le champ de bataille est tout piétiné entre nous. De plus, il est maintenant détrempé par la pluie et par notre désir d'avoir la propriété du voisin. N'est même plus bon pour la boucherie. Mais, de toute façon, le voisin devra capituler, nous l'avons menacé d'appeler la police s'il n'enlève pas ce mur et son affreuse clôture en construction qui contrecarrent nos projets. La franchise, l'application et la gaieté, toutes qualités que le gendarme aime à feindre face à autrui, sont censées susciter l'amour de la vie que les autres doivent éprouver à son endroit, seulement voilà, cette marchandise, on n'en a pas beaucoup en stock. Dans la console de jeux simulant notre propre vie, les flammes montent déjà bien haut, mais quel épouvantable faciès nous est renvoyé là ! Aucun faciès n'est renvoyé, en ce qui nous concerne, au gendarme endormi, tout à ses doux rêves de pouvoir et de grandeur, car nous ne nous intéressons pas encore à cet homme, ce en quoi nous avons tort. Il se pourrait bien, le jour où il se sera procuré les plans de notre installation électrique, de notre petite maison et de nos appartements en copropriété, que cela change très vite. J'espère que j'arriverai à vous faire vivre aussi un moment de bonheur de cet homme ! Mais j'en doute, car déjà je ne l'aime pas. On me reproche souvent de rester bêtement plantée là et, avant même de tenir mes personnages, de les laisser tomber parce que je ne tarde

pas à les trouver falots, pour tout vous dire. Peut-être qu'à présent le fonctionnaire et serviteur de l'État, au moment même où il se penche sur le projet de construction volé à quelqu'un d'autre, est plus heureux que nous, allez savoir ? Et c'est à cela qu'on voudrait nous voir nous intéresser ?

Mais notre communauté des vivants ne se préoccupera de cet homme que lorsqu'on lui adressera la parole au nom de la République, je le crains fort, et cela peut prendre du temps. Je vais remplir l'intervalle avec mon chant stérile. Tout ce que vous voulez, mais batifoler en baguenaudant n'est pas donné à tout le monde même si les perce-neige – oui, c'est maintenant le printemps et nous en sommes heureux – étendent leurs petites griffes excavatrices vers le sol comme s'ils voulaient le soulever au lieu de subir le même sort sous une semelle, tôt ou tard. C'est que Kurt Janisch se demande lui-même parfois d'où peut bien venir cette zone d'ombre (son métier lui donne en quelque sorte carte blanche pour cette zone qu'il obscurcit toujours davantage, tant et plus, pour ceux qui croiraient qu'en ce moment l'ampoule est grillée. Qui baisse les stores dès la tombée de la nuit, sinon un homme qui, le lendemain, redoutera la lumière du jour ?). Il n'arrive pas à comprendre d'où elle vient. Si ses parents ne l'ont pas vraiment méprisé, ils ne l'ont pas non plus encouragé à faire quoi que ce soit, pas même, avec son physique d'emblée très engageant, à continuer tranquillement son bonhomme de chemin vu que quelqu'un, une jolie fille, allez savoir, viendrait bien un jour lui demander de le prendre en stop. Il se trouvera sûrement quelqu'un pour avoir besoin de cette physionomie inquiétante, lumineuse, bouclée mais aussi robuste, l'être humain ne fait rien pour son physique à la différence du gendarme qui, lui, le cultive en l'entraînant à la course.

Cette physionomie, Dieu l'a donnée à l'homme avec ses commandements afin qu'elle lui fasse une fois de plus oublier d'être docile. Ce sont surtout les femmes qui, soucieuses de leur apparence, obéissent à une industrie prête à tout et dont les produits ne cessent de se contredire, car autrement comment expliquer qu'il y en ait une telle quantité ? Le gendarme ne réfléchit pas souvent à ses actes dont nous devrons nous préoccuper, il préfère rester à la surface de son être qu'il parcourt avec son peigne en traçant dans sa tignasse blond foncé des sillons semblables à ceux que le ciseau du sculpteur trace dans la roche. On a au préalable mouillé le peigne pour avoir sur la tête comme de la pluie dont il aurait fallu se protéger. À présent, le gendarme s'est hissé lui-même jusqu'à un rang fort élevé, et son grand fils a déjà lui aussi un bon poste, même si ce n'est pas au poste de commandement où sa fonction entrerait hélas en collision avec celle de son père. Oui, je voulais encore dire que le fils a déjà quant à lui une petite maison, c'est formidable même si elle ne lui appartient pas encore vraiment vu qu'elle a été acquise en viager. Or la vie âgée qui, pour l'heure, possède encore la maison, s'est hélas maintenue contre toute attente, bon an mal an, mais d'une façon générale avec beaucoup de brio, elle qui, au début, avait pourtant tout d'une ruine : c'est une vieille dame qui ne sort plus que rarement prendre l'air, or à vrai dire, c'est à la belle-fille du gendarme qu'il reviendrait de la promener tous les jours comme un petit chien, car on ne saurait tout faire par soi-même, n'est-ce pas ? On ne peut pas encore la tuer avec des feuilles de muguet, par exemple, ce serait trop tôt, cela ferait jaser cette communauté étriquée, les amas de gens se rejoindraient dans leur croissance pour former un espalier difficile à traverser, quoique d'un bon rendement car garni de beaux fruits, une impénétrable haie qui, tel un filet, protégerait

d'abord le coupable contre lui-même pour le livrer à la justice, à supposer qu'il n'eût pas attenté à ses jours. Le fils du gendarme a une femme qui appartient à Dieu et à la Sainte Vierge et qui, tous les dimanches matin et tous les soirs, se sacrifie devant le tabernacle sans effusion de sang. On l'a élevée de la sorte, et elle s'est mise d'accord avec sa volonté pour continuer à agir ainsi de son plein gré, même sans y être forcée par les bonnes sœurs qui l'ont polie et limée afin qu'elle puisse passer un jour par la porte du ciel. Il y a dix ans, elle a mis au monde un enfant, un fils, car c'est la seule finalité du mariage. Ç'aurait pu être une fille aussi, on aurait bien aimé en avoir un p'tit peu plus. Quant à changer les couches d'une vieille, Dieu n'en a pas parlé. Voilà pourquoi cette jeune femme a le crâne si dur, les avis de l'Église étant d'une façon générale ce qu'il y a de plus solide ; la vieille n'a donc qu'à rester couchée dans sa crotte jusqu'au soir quitte à y moisir, nous allons maintenant à l'office du soir, elle n'a qu'à rester comme ça jusqu'à l'heure du coucher, la vieille, pas l'Église qui tient le coup depuis bien plus longtemps et n'a pas besoin de couches, elle. Car elle prend sans cesse et ne restitue jamais rien, une fois que c'est en sa possession. Cela, c'est peut-être elle qui nous l'a enseigné, mais non, nous le savions déjà. Quant au fils, tiens, disons donc son nom, il s'appelle Ernst Janisch et a de son côté un fils, Patrick, sauf que la moitié de sa femme et sept huitièmes de la très vieille dame appartiennent à Dieu. Cette dernière engloutit facilement deux litres par jour, il faut les lui donner sinon elle est dans tous ses états ; il en résulte une quantité d'excréments, or elle n'a pas le droit d'aller aux toilettes vu qu'elles sont installées à l'étage au-dessous, dans l'appartement actuel des enfants du gendarme où l'on s'en sert beaucoup plus souvent. La vieille dame ne s'était pas imaginé tout cela en remettant son destin,

de manière indirecte, entre les mains d'un fonctionnaire. Mais ce que j'écris là ne doit pas être une enquête policière ni un examen médical, d'autant que le diagnostic de « début de cirrhose du foie » a déjà été établi, je crois. Si Dieu parvient à rafler le dernier huitième de la vieille, il sera tellement schlass qu'il ne fera plus attention à rien et que bien des malfaiteurs lui échapperont. Tant pis. Cette maison appartiendra enfin entièrement au fils du gendarme qui ne partagera plus jamais rien, mais alors plus jamais, pas même avec ce Dieu, car pour ce qui est de palper, nous nous en chargeons. Quant à Dieu, il récolte nos péchés, faut bien que ça lui suffise.

De toutes ces propriétés prometteuses qui sont en vue – leur nombre est tellement considérable que je ne saurais les énumérer ici – rien n'a été entièrement payé, n'a été payant ni n'est même vraiment en vue, à l'exception de la rente en viager de la vieille dame qui, à moins qu'un événement de taille ne survienne et que le Seigneur ne fasse un miracle, semble vouée à une éternité sans autre échéance que la déchéance. En tout cas, pour cette béatitude éternelle, la belle-fille du gendarme a versé un bel acompte sous la forme d'un petit bout de fils qui est encore un enfant, tout pour plaire à Dieu. Dieu lui étrille l'âme à la confession, le prêtre l'examine à fond pour y trouver des pensées malpropres et, après s'être tapé la colonne dans les ténèbres de l'âme, son lieu de prédilection, lui dit de se mettre au bout de la file des enfants où il est facile de l'approcher ; c'est une queue bagarreuse et aux sifflements de serpent que le prêtre reçoit une fois par semaine, à la messe des enfants, puis il renvoie chez eux, non sans avoir usé du plat de la main, ceux qui bavardent ou colportent des vérités qui ne sont pas bonnes à entendre. Cet avoir ne vient-il pas plutôt grever de son hypo-

thèque le chemin d'un homme encore jeune qui, quant à lui, aurait un besoin pressant de quelques hypothèques pour se décharger un peu ? C'est que pour lui, acheter des rideaux est déjà une décision révolutionnaire, il répète sans cesse qu'il n'a besoin que du strict nécessaire, à savoir la propriété foncière. À part cela, il est avare, cet installateur, que dis-je, cet ingénieur, et son père l'est encore davantage. Sa femme en est réduite à garnir son petit jardin de boutures arrachées en douce aux pots de la pépinière, comme si cela ne se pratiquait pas constamment dans le monde et sur une grande échelle pour nous servir d'avertissement. Ce Fils de l'homme voudrait-il garder la petite maison tout en se débarrassant de sa femme et de son enfant ? Toute sa fidélité se serait-elle évanouie en un rien de temps ? Pourtant, cette famille, il ne l'a pas depuis bien longtemps, peut-être que d'autres enfants vont venir, après tout ! Nous l'apprendrons ou nous ne l'apprendrons pas, selon que je saurai m'exprimer de manière compréhensible sans confondre sans cesse les personnages de l'action ; ce n'est pas le cas pour l'instant, dirait-on. Pourquoi ai-je commencé par trois générations seulement alors qu'en fait il y en a quatre ? Bah, ils ne sont pas tous présents en même temps et, de plus, ils sont tous pareils. Allons-nous vraiment nous embarquer tous ensemble sur le même bateau, qu'en dites-vous ? Qui n'aimerait avoir ne serait-ce qu'une petite maison pour lui tout seul ? Il aurait beau rouler sous les ponts d'autoroute ou par-dessus, sa maison resterait patiemment à l'attendre à la maison.

Le fils du gendarme actuel travaille à la poste où il est installateur de téléphones et réparateur d'incidents, il a fréquenté un lycée technique dont les anciens élèves ont le titre d'ingénieur et sont très demandés par toutes les industries, surtout par les groupes de télécommu-

nications qui surgissent en pagaille au son de nos voix, bientôt il n'y en aura plus qu'un seul. Afin d'asseoir et de protéger la situation qui est la sienne pour la vie, le fils se rend chaque semaine à sa banque habituelle sur la grand-place, plein de détermination, comme si cela pouvait lui rapporter un peu plus que le montant de ses garanties ; les cornes baissées, il attend qu'on le contredise, immobile et inamovible mais les mains implorantes, levées d'une manière presque indécise, il se retrouve à la banque qui lui accorde des découverts et des crédits jusqu'au jour où il aura perdu tout crédit et, en désespoir de cause, n'aura plus qu'à se taire et, l'air suppliant, tendre les mains, les mains en l'air ! Être riche implique de connaître précisément ce qu'on a et ce qu'on pourrait encore rafler. Mais, au fond, pourquoi l'Église ne fait-elle rien pour les siens dont la chair meuble assidûment ses édifices ? Peu lui importe que les gens viennent, de toute façon elle est presque toujours fermée à clé, sauf pendant la messe durant laquelle l'Eucharistie, dans son cagibi, remplit son office sans entrain. Par exemple, de pieuses paroissiennes telles que la belle-fille du gendarme pourraient, durant leurs activités désintéressées au service de la communauté, être plus promptes que d'autres à repérer les petites maisons en passe de se libérer, pourquoi pas, mais alors pourquoi n'héritent-elles pas ? Pourquoi est-ce un neveu de Linz qui hérite, lui qui n'a encore jamais vu une église de l'intérieur, ni la maison de sa tante durant ces dernières années ? Et pourquoi ne sommes-nous pas toutes des actrices fortunées, pourquoi, de retour à la maison, ne nous démaquillons-nous pas de nos désirs pour en avoir le lendemain de plus grands et de plus beaux et satisfaire à l'obligation d'être fraîches et disposes, de telle sorte que notre vie ne se lise pas sur notre visage et que nous puissions nous montrer sans fard à tout le monde, dans les journaux ?

Heureusement, les crimes de sang sont assez rares dans notre coin. Vous n'imaginez pas combien les gens n'ayant plus le moindre parent sont peu nombreux ! D'autres personnes ont beau être déguisées en veuves permanentées, elles ont un lointain fils qui rapplique à temps, à pas feutrés ; au moment crucial, il change le cours des choses qui, le plus souvent, se contentaient de passer comme lui à pas feutrés. C'est vraiment trop bête. Ce fils débarque de Linz, justement, ou bien, allez savoir, de Recklinghausen en Allemagne ou du Canada où on le croyait disparu dans la fonderie d'une aciérie ou sous un énorme tas de bûches, le voilà de retour, et les alouettes lui tombent toutes rôties ainsi que la maison sans qu'il ait eu besoin de lever le petit doigt. On conteste alors la validité du testament en brandissant l'épée de lourdes menaces, un instant s'il vous plaît, paf, les baudruches se dégonflent d'un seul coup. Si l'Église existe, c'est peut-être à seule fin d'inculquer un peu de raison aux personnes âgées qui de toute façon devront bientôt mourir, de pénétrer sous leur chapiteau pendant qu'il est encore temps et de leur peindre sous de belles couleurs le sombre abîme de l'enfer. Le ciel, c'est toujours les autres quand ils ont la bonté de nous prendre notre propriété. L'enfer est en nous. L'Église préfère hériter tout de suite que de voir ses crétins de serviteurs empocher.

Dans le bureau du directeur de succursale, le fils du gendarme reste immobile dans le fauteuil réservé aux visiteurs, de peur de voir la langue de son corps, cette langue que lui-même ne comprend pas tout à fait, trahir un peu, fût-ce le moins du monde, ses propriétés réelles et présumées. Où voulez-vous en venir avec ce torche-cul ? Ce qu'il y a d'écrit sur ce papelard, je m'en contrefiche. Seule la signature compte, et ce qui est écrit au-dessus. Il faut cela pour que la vérité ait aussi

une validité juridique. Aujourd'hui, la banque doit être informée de l'augmentation de salaire qui se profile, notifiée par une lettre informelle. Tout cela n'est certes qu'un état provisoire de ce fonctionnaire dont les possessions seront bientôt plus abondantes que les grains de sable dans les légumes tout frais que fournit le jardin, ce qui permet d'économiser sur les courses. C'est de son cœur même que la femme les extirpe, personne n'y loge plus car son mari a vidé les lieux depuis des années. Oui, cette maison est concédée en fief, a dit Dieu du corps de l'homme, et plusieurs maisons supplémentaires ne sauraient me faire chevalier, pense le gendarme qui a appris ces sornettes dans le recueil de contes et légendes de sa région. À présent, le fils est déjà aussi âpre au gain que le père, et il passerait sur des cadavres si les gens ne mouraient d'eux-mêmes, quoique bien tardivement parfois. Si le bon Dieu le savait... Ils Lui ont bâti des édifices afin de Lui éviter de les voler – encore une chose dont ses ouailles doivent se charger toutes seules.

La fureur que dissimule parfois un sourire ravi peut percer fort soudainement, et n'en est que plus efficace lorsque la vie âgée allant de pair avec toute rente viagère apparaît, sans y avoir été invitée, dans le vestibule près de la porte des toilettes là où elle n'a rien à faire, sa place étant une fois pour toutes là-haut, dans la mansarde. La vieille a la tête dure mais, après tout, un tournevis vers quoi se tourne le vice a un manche en plastique qui n'a rien de mou. Si ce n'est pas une arme meurtrière, c'est drôlement dur. Les saints cèdent parfois et exaucent un vœu, à la différence de cette tête-là. Tenez, voici une ecchymose sur la tempe qui, pour ce qui est de la forme, correspond parfaitement. Et cette vieille qui ne peut jamais se retenir de tomber ! Approche encore un peu, vieux tas de merde, on va te montrer

ton sang qui coule pitoyablement derrière les géraniums bigarrés du balcon : s'ils indiquent l'extérieur, c'est pour empêcher de voir à l'intérieur. Hier, à la banque, les spectateurs ont eu des regards indus qui ont agacé cet homme, lequel est fort irascible : tiens, tiens, le revoilà chez le directeur de succursale, la fin de mois va encore être difficile ! Faut croire qu'il s'est mis trop de choses sur le dos avec ses hypothèques, ses traites et ses crédits en monnaie étrangère ! Janisch junior a l'impression que leurs regards lourds le cinglent de leurs verges pour pousser à bout le fauve qui est en lui. Pourtant, si ce dernier sortait pour de bon, ils seraient les premiers à prendre leurs jambes à leur cou en hurlant. Il dit au directeur de succursale : ma femme aura le cœur brisé si elle ne peut pas aménager au sous-sol une boutique d'articles en tricot. Voilà pourquoi il faudra faire à la cave d'importants travaux, assainissements, installations et extallations, en fonction des espèces que vous et votre banque allez me remettre aujourd'hui, faute de quoi j'arriverai encore moins bien qu'avant à rembourser, et ensuite, pour la somme totale, vous pourrez toujours vous brosser, vous n'aurez pas un rond. Oui, madame Eichholzer vit encore et elle va vivre très longtemps, j'espère, c'est que ma femme veille sur elle, l'Église ne viendra pas contrôler ma femme à cause d'une croulante incontinente. L'Église, ma femme la voit de l'intérieur tous les jours. Tu peux toujours sourire, ma femme est comme un livre qui n'aurait pas de secrets pour le bon Dieu, à supposer que celui-là ait besoin de lire, mais il a écrit le Livre des Livres, donc il n'en a plus besoin d'aucun dans les siècles des siècles. D'autant que, même sans ça, il sait tout. Vas-y, ricane ! Et puis ne t'en fais pas, tout ça ne nous empêche pas d'avoir déjà en vue la maison d'après, même si nous avons trop présumé de nos forces avec la dernière et ses travaux.

Le fonds sur quoi tout se fonde fournira suffisamment de garanties pour les hypothèques de la première maison. Nous pouvons acquérir toute une série de maisons en pleine propriété, l'une étant toujours le garant de l'autre (une fois terminées, ce seront de vrais châteaux), même si ce n'est pas légal et qu'on ne sait pas trop de quoi il retourne. Ce qui servira à établir la copie de la garantie, on le sait déjà, c'est l'argent de la banque, votre argent, chère communauté mixte composée de banques de crédit foncier, de change, et d'autres banques assurant la circulation des capitaux, parfaitement, nous aurons des maisons et des pavillons, et nous y donnerons des boutiques en location ou en gérance, nous allons peindre des fenêtres, vitrifier des parquets, prévoir ensemble des placards, laisser traîner confusément des carreaux de faïence ou les piétiner de rage parce qu'ils ne donnent pas le motif voulu, quoi que l'on fasse. Le sens de ces maisonnettes peuplées d'organismes sera que le modèle du prédécesseur pourra servir de garantie au modèle suivant, eh bien, n'est-ce pas une bonne idée pour stimuler notre économie et supprimer des êtres vivants en surnombre ? Pour les cœurs fragiles, on peut aller jusqu'à utiliser des bulbes, par exemple ceux du joli muguet, on l'a déjà dit et tout un chacun le sait, et la patiente aura même l'air enchantée si nous en truffons son fromage parfumé à l'ail des ours pour lui en faire des tartines. Rigole, rigole doucement. Merci beaucoup, maintenant il faut que j'aille activer les ouvriers sur le chantier. Vous verrez comme ce sera beau une fois terminé, d'autant que cela vous appartiendra quelque temps encore, chère banque où j'ai mes habitudes, c'est bon la confiance, il ne saurait y avoir de meilleur contrôle, mais cela, vous ne le comprendrez que lorsque les premières pierres posées par mes soins pour agrandir ce pavillon arriveront en haut de la mansarde ! Les choses qui se produisent à

proximité immédiate ont souvent de lointaines conséquences. Et si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à introduire une petite pièce dans la douille de la lampe avant d'allumer la lumière !

Les banques vous regardent souvent trop longtemps avant de regagner leur chemin cahoteux. Avant que le directeur de la succursale ne perde son poste et que le débiteur devant parcourir l'avant-dernier chemin ne se soit mué en gémissante épave pour avoir dû vendre jusqu'à sa voiture qui était encore entière, c'était sa seule amie et elle courait toujours gentiment à ses côtés car on n'avait plus assez d'argent pour y mettre de l'essence. À présent, le débiteur doit tenter d'éclairer tout seul ses ténèbres pour donner une bonne image de soi au fonctionnaire de la banque. Et ce avec ses piètres capacités, histoire de mettre encore l'échéance à la torture en tiraillant ses articulations qui craquent déjà. Et tout le monde regarde ces négociations désespérées, ces tracasseries quotidiennes qui deviennent des catastrophes et se retrouvent dans les journaux si l'on ne se tient pas tranquille. Pendant ce temps, toute une maison s'en va à vau-l'eau. Le directeur de succursale va encore devoir allonger des sous, sinon il n'y aura plus rien : on en viendra tardivement à vérifier la moindre cacahuète semée par de bons enfants pour marquer un chemin à la pente de plus en plus raide et qui débouche sur la plus belle de toutes les demeures, la maison en pain d'épice de la sorcière. Là, des doigts potelés se démènent désespérément en l'air comme pour s'y enfoncer, à vrai dire il y a longtemps qu'ils sont bons à enfourner, mais alors pourquoi la sorcière n'a-t-elle pas encore mis le couvert ? Parce qu'elle veut une garniture par-dessus le marché ! Visite de l'univers fantastique de la Styrie, brigade de Mürzzuschlag : lun-ven 8-12 h. Voilà à quoi ressemblent la réalité et ses rêves,

n'est-ce pas ? Pourquoi les hommes ne suffoquent-ils que de colère ? Ils auraient tout de même dû crever bien avant. Raison de plus pour que l'échéance ne soit pas reportée à la saint-glinglin, cela, vous pouvez en être sûr, monsieur Janisch, même si votre père est un membre estimé de je ne sais quelle association, ah oui, l'association de la gendarmerie, des sports de la gendarmerie et des sports des chiens de la gendarmerie ; après un entraînement complètement tuant, tout le monde a descendu quelques verres au comptoir d'un café, c'est-à-dire achevé l'entraînement selon les consignes reçues. Récemment, à l'occasion d'une intervention des secours, nous avons aussi été témoins d'un sinistre, celui où ce grand incendie a fait rage dans le centre-ville de K., le coût total des dégâts s'élevant à plus de trente millions de schillings ; il a dévasté des quantités de charpentes et d'intérieurs en emportant tout sur son passage comme un torrent sans eau (ouh là, même les torrents peuvent être à sec ?), et là, ces types sont intervenus au péril de leur vie, à côté de la gendarmerie il y avait vingt-neuf unités de sapeurs-pompiers de la région, ben alors, excusez du peu ! Et toutes ces fermes auxquelles des enfants et des adolescents mettent le feu, ben alors, ce n'est rien, peut-être ? Il faut dire que les enfants sont l'incompréhension en personne. C'est seulement par amitié pour votre père que nous prolongeons pour la dernière fois, monsieur Janisch junior, qui sait si un jour nous n'aurons pas nous aussi le feu au chapeau, nous avons lu que le fonctionnaire chargé de l'enquête au poste où exerce monsieur votre père a finalement dû constater que la cause de l'incendie était le tablier rouillé d'une cheminée. L'homme vagabonde, allez donc compter tous ses pas ! Personne ne le fait, cela n'aurait pas de sens ; car Dieu, s'il veut nous témoigner ses faveurs, comme dit le poète, nous envoie du ciel une maison individuelle,

et vérifie que le nouveau propriétaire est bel et bien dedans. Les dettes nous boufferont tous un jour si nous ne nous sommes pas auparavant transformés en animaux.

Quant aux travaux de déblaiement consécutifs aux coulées de boue de l'automne dernier, nous n'avons pas la moindre intention de nous mettre à en parler, ce chapitre doit enfin être clos quoique nous y tenions beaucoup. Car enfin même les élèves gendarmes ont aidé à déblayer cinq jours durant, sans parler des tonnes de cheveux retrouvés sous terre et que personne, jusqu'à aujourd'hui, ne peut expliquer. À l'époque, nous avions dû recourir à des unités de l'armée, n'est-ce pas ? Depuis l'incendie de l'année dernière, les terrains sont redevenus la propriété permanente de notre banque. Il n'y a pas lieu d'être contre les banques ni contre les Juifs même si c'est une belle tradition autrichienne, d'autant que ledit lieu n'appartenait vraiment à personne, et puis adieu. Petites clauses, grands effets, l'OTAN n'a cessé de le dire pendant la guerre du Kosovo. Figurez-vous qu'il y a même des gens pour vouloir ouvrir une grande surface de matériaux de construction dans le monde contrefait le plus sombre et le plus difficile d'accès, on a de la peine à le croire, tandis que des foules de gens les dépassent en vrombissant pour franchir la frontière et foncer vers l'Est ou le Sud, où vivent des êtres que l'on méprise, dont on ne parle pas la langue et dont on ignore les lois, mais chez qui tout est exactement à moitié prix, cette moitié que l'on avait déjà pratiquement économisée. La cerise sur le gâteau, c'est que l'on peut y bouffer comme quatre, y boire comme des trous et aller chez le coiffeur pour une bouchée de pain. Les gens qui, de l'autre côté de la frontière, ont trop longtemps pourri de leur vivant dans l'obscure collectivité de leur pays

ne savent pas encore s'y prendre en affaires, et notre lumière mettra quelques années-lumière à arriver chez eux. Ils font donc leurs propres affaires qui d'ailleurs marchent déjà très bien et remplissent à ras bord les réservoirs des voitures. Quant à notre banque, elle sait tout à l'avance : non contente d'inspecter la nouvelle maison qui lui rappelle tout ce qu'on a déjà vu sauf qu'elle se délabre à peine construite, la banque saisit aussi les meubles des nôtres. Hé oui, à elle de voir comment elle va garder la tête sur les épaules et les pieds sur le tapis que l'homme endetté devra également mettre en gage. Dommage qu'elle ait accordé ce dernier crédit, cette avant-dernière aide, mais on ne peut rien y faire. Tout ce bel argent est à présent dépensé, et pour quoi ? Pas pour nous, qui sommes déjà gâtés ! Ici, rien de ce qui nous advient ne pourrait m'amener à lécher qui que ce soit, fût-ce sur les bottes, pour l'obtenir.

Parlons peu, parlons mal : le fils Janisch, père à son tour – c'est même un fils de ses œuvres qui vient l'étreindre gaiement quand on part se battre au terrain de football en brandissant des drapeaux –, a déjà délesté la banque d'une petite quoique substantielle partie de ses richesses en apportant au chef de succursale, sans avoir l'air de rien, quelques caisses de vin et gros mensonges qu'il faudra rincer avec encore plus d'alcool, on se retrouvera au café à notre bonne vieille table des familles. En famille avec nos héritiers, non, notre grande famille ne disparaîtra jamais, nous avons fondé un parti pour elle et nous souhaitons bien du mal à tous les autres tandis que nous nous tapons nos propres plaisanteries en feulant et médisant. Ce sera mon dernier argument, on n'a pas la patience de s'appesantir là-dessus, il ne manquerait plus que ça. De toutes parts on lance des piques à ce parti blanchi sous le harnois, mais aux élections, tout le monde vote pour lui. Faisons

comme chez nous, prenons nos aises. Kurt Janisch, le patron actuel et plus très jeune de l'entreprise Fauche-baraque et fils, se crève déjà au boulot, mais a encore pris dans sa petite ville deux emplois secondaires, des surveillances d'usines. C'est son père qui, de son vivant, lui avait trouvé ça. Ici, en Autriche, les générations suivent encore bien gentiment et la tradition ne compte pas pour rien. Sur le plan physique, la banque est de toute façon encline à l'opulence, elle qui adore enlever et dévorer les intérêts moratoires des arbres de Noël qui, chez les autres, ont brillé d'un éclat trompeur pendant une semaine seulement ; le fils Ernst, le prince héritier, lui a apporté à son tour de quoi boire un petit coup pour faire descendre le tout : que la banque avale ça ou non, il s'en moque. Cet argent s'est bu lui aussi jusqu'à la dernière goutte, on ne rentre pas à la maison, ce qui supposerait d'en avoir une, et voilà qu'on n'a plus d'argent. Quant à la maison, elle n'est pas encore vraiment là, enfin on dirait qu'elle y est mais elle a l'air absent, à croire qu'elle veut disparaître tout de suite et faire une pause-café avant que les intérêts n'aient vraiment commencé à travailler pour de bon. Une vieille crie sous un toit, dans sa tanière, et la conséquence, c'est que l'opinion publique ne nous acclame pas franchement, faut que ça change. Sans s'ébruiter. Sinon, ce serait bel et bien l'échéance, on aurait éclairé la décharge où tout doit se passer et où les autres épaves attendent déjà d'être débarrassées. Faut pas qu'elle aille dans une maison de retraite, faut qu'elle reste ici à rapporter des bénéfices jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une momie transparente et pleine de craquements qui, la nuit, tente de tuer à grand renfort de farine les rats dansant sur les plaques brûlantes ; ils veulent se jeter sur elle qui n'a sous la main que cette poudre blanche pour se faire de la pâte en douce, hé oui, le vin est bon.

Le crédit agricole Raiffeisen a donc aussi la main tendue, pardon, les deux mains, et au milieu, il y a notre cou. Il ne faut pas s'étonner si l'on raconte sans cesse et de plus belle à cet institut patient, en faisant miroiter des richesses toujours nouvelles n'ayant jamais existé, des histoires sinistres toujours nouvelles mais heureusement toutes inventées. Quelqu'un a des dettes vis-à-vis de nous mais n'est pas disposé à les payer, que fait-on en pareil cas ? Nous aimons nous prélasser à l'aise dans les fauteuils colorés de la succursale à laquelle nous sommes rattachés, nous sentir bien et observer d'un air réjoui les cerises confites sur la profusion mousseuse (obtenue par simple intromission d'air tout à fait normal) de nos exigences. Puis nous regardons dehors et notre regard traverse précisément les vitrines de la pâtisserie où se trouvent les vrais gâteaux à la crème. Plus tard, pleins de cholestérol dans notre tombe, nous nous sentirons mieux. Mais il nous faut dès à présent manifester de l'optimisme tandis que la banque, elle, va devoir apprendre à s'adresser à des jeunes qui ont contracté envers quatre sociétés de télécommunications différentes des dettes s'élevant à plusieurs années de futurs salaires. Nous, on s'en tient à des valeurs plus solides, disent Kurt Janisch et son fils Ernstl. Une tourelle en bronze comme ça en haut du pavillon, extra, ce serait vraiment beau comme tout, la maison aurait aussitôt un autre air, pourquoi ne lui ferions-nous pas tout de suite porter ce chapeau ? Parfaitement, et en plus on se mettra la tour sur la tête. Quant aux brodequins de torture qui vont avec, nous ne les chausserons pas. En cent mots comme en un, la banque veut quelque chose tous les mois. Les fonds ne sont jamais qu'en vue et il n'y a pas de longue-vue pour les rapprocher enfin et les faire paraître plus grands qu'ils ne sont. Mais cela va chan-

ger ! D'autres temps vont bien finir par arriver pour ces gens assidus, convenables et travailleurs qui veulent eux aussi prendre le pouvoir un jour, il y a longtemps qu'ils attendent ça, et ils se sont rassemblés dans un mouvement qui, tel un œuf au plat figé en l'air, voudrait enfin nous rejoindre, nous, parfaitement, NOUS, comme un jouet ou une garniture bien lourde à côté d'un rôti encore plus lourd. Ce n'est pas pour nous que je voterais, nous serions trop paresseux pour tout, il n'y aurait jamais que la guerre qui nous suivrait tant nous manquerions de discernement. Un jour ou l'autre, peut-être qu'il acquerra même du savoir-vivre, ce parti, mais au fond ce n'est pas nécessaire : un jour ou l'autre, quoi qu'il arrive, la grande fortune qui y attache de l'importance montera dans ce train même si c'est encore avec hésitation, peu importe qui le conduira et où il nous conduira ; pourtant, le capital garde toujours un pied à terre afin de pouvoir sauter du train à temps et chercher un autre mécanicien. Mais là, le capital ne connaît pas nos Janisch ! Avec eux, ç'aurait marché du premier coup. Même Marx, s'il les avait connus, aurait écrit mieux et autrement. Ils sont loin d'avoir des gens qui leur ressemblent dans ce parti, Janisch & Co, mais ils ont d'ores et déjà fondé des sociétés immobilières et fait chou blanc. Il a fallu retirer les sociétés de la circulation, c'est vraiment bien triste. Les Janisch vont désormais essayer autre chose. Ils veulent commettre enfin des erreurs bien à eux, mais toujours celles que d'autres feraient également s'ils en avaient l'occasion. D'une façon générale, dans cette communauté de vues, toutes les qualités (humaines) se retrouvent bridées et ficelées, et ce ballot nous tombera méchamment sur la tête, je vois ça d'ici. Et voilà comment, ayant déjà des maisons, on rassemblera bientôt des gens, vous verrez !

Quant aux fonds, encore faudrait-il commencer par les arracher à des mains avides pour les passer à d'autres non moins avides. Or le fils du gendarme, lui, en a un besoin urgent et immédiat, car dans l'union qu'il forme avec son père (c'est l'union des épargnants autrichiens qui, dans sa revue maison, a reproduit avec force couleurs des demeures aristocratiques anglaises ou du moins des maisons de médecins dans les provinces autrichiennes, des chalets rénovés en beau bois au noble grisonnement obtenu sans peinture. C'est que nous avons l'intention de faire parvenir à nos épargnants cette ravissante brochure, une fois que nous leur aurons pris leurs milliards ! Et ensuite, ces Autrichiens et autres chiennes économiseront encore bien plus. Des intérêts inférieurs à un pour cent ! Nous transférons notre capital en actions, ce qui ne nous empêche pas de perdre le sommeil. Si Dieu a créé l'homme à son image, pourquoi l'être humain n'aurait-il pas le droit de concevoir sa maisonnette à l'image de Buckingham Palace ?) le fils veut s'adonner à son passe-temps, la collection de maisons et de terrains. Quant au directeur de succursale, il a pour passe-temps la spéculation. Les temps à venir, qui seront durs, l'ont incité à spéculer. C'est un homme courageux et intelligent. Mais quel beau passe-temps vous vous êtes vu offrir ! D'autres doivent aller jouer au tennis, aller courir ou aller *ad patres*, et ceux qui doivent décéder sont les propriétaires légitimes et riverains dont les biens, à l'origine, étaient issus d'un désir non moins légitime ; contiguës comme deux paisibles localités, leurs propriétés vont finir par s'unir et former un doux paysage habitable assez vaste pour qu'y pénètrent le gendarme et son fils, sans leurs proches qu'ils ont d'ailleurs assez vus. Au début, ils en auraient crevé de ne pas les avoir, ces familles avec femmes et enfants ; désormais elles ne leur conviennent plus car ils ont vu leurs exigences

croître au même rythme, hélas, que leurs enfants. Et voilà que brusquement il leur en faut toujours plus. Les hommes grandissent, leurs exigences deviennent trop petites pour eux, et ils sont assez sots pour incliner à la violence quand ils en ont de nouvelles. Malheureusement, nous sommes là nous aussi, une sorte d'élite qui installe des chaises de jardin sur ses balcons. Un instant de patience, je vous prie. Chaque chose en son temps, une maison après l'autre, une femme après l'autre, un échec après l'autre, pour finir par saisir l'occasion aux cheveux – qu'elle a de plus en plus rares – jusqu'à la faire hurler. La peau vient avec. Voilà ce que j'appelle l'art de la guerre ! Après tout, les hommes meurent d'une façon ou d'une autre, n'ayez crainte, voyez, leurs maisons restent sauf si l'on est au Kosovo, là, c'est l'inverse qui se produit, quoique non, là-bas, il ne reste plus rien. Rien de rien. Sauve qui peut. Oui, les gens, il faut bien en faire quelque chose pour ne pas les voir se souiller et se rouiller, faute d'exercice. Il faut juste leur laisser le temps de mettre leurs possessions à l'abri avant le début d'une guerre que des rêveurs appellent de leurs vœux depuis longtemps. Ils s'en doutaient bien ! Où sont le camion, le tracteur, le petit cheval ? Par monts et vaux. Avant que ces possessions ne soient mises en miettes, prenons-les pour nous, que diable, si nul autre ne le fait. Une propriété dépourvue de maître ne supporte pas le vide qui est en elle et voudrait appartenir de nouveau à quelqu'un. Tout là-haut, il y a un cheval sous le tracteur parce qu'on ne veut pas franchir le col à la queue leu leu, bien sagement. Bien des possessions sont trop grandes pour quelque moyen de transport que ce soit. Si l'on ne se met pas soi-même au volant pour tout diriger dans les moindres détails, fût-ce dans le fossé qui longe la route, un autre finit par s'imposer et taxer ce qui vous appartient. Ce sont parfois les impôts qui

s'en chargent, ou un parent éloigné que l'on ne pouvait prendre en compte, n'ayant jamais entendu parler de lui. En fait, ces deux hommes, le père et le fils Janisch, font à eux deux une excellente impression, sur ce point je ne vois rien à redire, l'un en qualité de gendarme, l'autre de dompteur de lignes téléphoniques qu'il faut atteindre tel le pic-vert en escaladant des pylônes élevés : ces deux-là ont trouvé une belle méthode de vie pour que la propriété vienne se coucher à leurs pieds comme un chien fatigué. Mais que personne n'aille leur rendre visite, car elle se lève d'un bond et mord, histoire de montrer qu'elle nous appartient en propre :

Ils courtisent les femmes. Tous les deux, à vrai dire, mais surtout le père, le gendarme. La chose a beau tenir en deux mots, elle a déjà fait le malheur de bien des gens dans cette ville et cette campagne. Et ça, l'auriez-vous trouvé tout seul ? Ce sont de préférence des femmes possédant des maisons ou des pavillons dans la petite ville voisine. Il faut les prendre en main et les suivre intimement, ces dossiers féminins, même si ce que font les Janisch porte un autre nom. Ils joignent l'utile à l'agréable. Bon.

C'est une chance de se déplacer beaucoup pour son travail et d'avoir une certaine flexibilité sur le plan des horaires, assez pour faire de temps à autre un petit tour en voiture. Les maris de ces femmes doivent être de préférence décédés ou n'avoir jamais existé. Ces femmes doivent en outre ne jamais avoir eu d'enfants. Or, qui sait ce genre de choses (une dame doit se retirer le moment venu pour ne pas être de trop dans sa propriété), qui est au courant sinon un gendarme, un policier, un prêtre, un voisin, un installateur ou l'épicier de service, mais ce dernier a lui-même lorgné ce vide que son âme meuble à l'envi de briques jusqu'à en avoir le

cœur lourd ? Pourtant, dans le commerce de détail, les marges bénéficiaires valent la peine qu'on en parle sans toutefois passer à l'acte. Cette caisse de fruits tropicaux ne doit pas être renversée, la venimeuse araignée salticide rouge – ah non, elle s'appelle en fait araignée pectinée – en sortirait d'un bond, si facilement et si naturellement que les gens auraient des têtes qui feraient la une. L'épicier ne reverrait jamais l'œil qu'il aurait osé y jeter. Les voilà bien, les femmes, toujours le même type pour le commando amoureux et le projet le plus global qui soit, au regard duquel la pollution de l'environnement et la paix mondiale ne sont qu'une bagatelle : le mariage. C'est ce qu'elles veulent toutes. Les femmes et le mariage, c'est le cocktail parfait, surtout à la campagne où les distractions sont peu nombreuses et ne tardent pas à vous lasser. S'ensuit le mariage. Et là, pas une qui puisse dire « non merci, très peu pour moi ». L'épicier ira vendre ses bananes ailleurs et devra livrer ses caisses à un autre endroit, la porte lui est fermée. Il est loin de deviner à qui cette porte est ouverte, or elle doit bien l'être pour quelqu'un, non ? Quant à la femme qui est derrière, il ne l'a pas vue depuis des semaines. La nièce de Krems finira par recevoir une chose à laquelle elle ne s'attendait pas, et elle l'aura après le décès de sa tante. Pour l'épicier, il n'aura pas été payant de livrer si gentiment de la nourriture à cette très vieille dame. D'autres, plus rapides, l'auront devancé. Les voisins aiment eux aussi avoir part au gâteau, même aux ordures. Ils scrutent les poubelles. C'est fou ce qu'elle peut jeter, ça pourrait encore servir ! Si les gens se volent mutuellement, c'est d'abord par conviction, puis par amour. Ils se présentent d'abord comme vos voisins pour se muer aussitôt en amis, donc en bêtes cupides, comme dans nos chers Balkans que nous connaissons mieux que notre séjour où ils apparaissent au moins quatre fois par jour sur

notre écran, où les voisins étaient encore des voisins mais ne le sont pas restés. Nos propres riverains montent donc sur leurs grands chevaux, ceux de l'Apocalypse, afin que l'on déverse ce torrent de vieux et de vieilles dans leur lit installé dans la chambre à coucher, là où souvent le téléviseur n'entre pas. Si l'on ne s'y prend pas adroitement, il peut arriver que tout tombe à l'eau et que l'on s'asphyxie dans sa propre crotte, agréablement étourdi par l'anafranil. Voler n'est pas si simple et c'est souvent un sale boulot car s'il en était autrement, tout le monde le ferait, vous verriez.

Le père et le fils Janisch, au moins on est d'accord sur ce point, veulent avoir incessamment ou sous peu toute une maison ou plusieurs, et ce pour rien, eux qui n'ont rien, mais alors rien de rien. Et les biens immobiliers qu'ils convoitent sont censés s'ajouter à ceux qu'ils possèdent déjà. Là, je crains qu'ils ne soient obligés de changer le cours et la vitesse de quelques femmes. La première sert à démarrer, la dernière à s'arrêter. Cela fera un vilain télescopage de plus, attendez, les gendarmes arrivent tout de suite ! Et nous serons toujours en faute. Monsieur le gendarme note tout sur son carnet et photographie à la cadence voulue. D'autant qu'à la campagne, les unités de commandement ne sont guère pourvues, pour des raisons d'économie. On en est souvent réduit à se prêter des hommes que l'on peut facilement détourner. Vous demandez combien de temps prend la conquête d'une femme de ce genre ou d'une autre ? Après avoir battu le beurre avec elle, il faut lui prendre l'argent du beurre. À la campagne, certaines se sentent encore en faute pour avoir eu des relations extraconjugales, alors on leur promet tout bonnement le conjungo et il ne reste plus qu'à liquider quelques obstacles en chair et en os. Ne montez donc pas sur vos grands chevaux, chacune son

tour et il y en aura pour tout le monde ! Vous l'aurez vous aussi, votre coup de queue, combien de fois le fait-on par jour, d'après vous, c'est qu'on n'est plus tout jeune ! La dame doit avoir au moins un an de sursis, et durant cette période elle n'a guère le droit que de tenir et de regarder le gendarme ; car la substance, il faut qu'on se la garde, une autre pourrait avoir des soupçons. Une bonne petite confession dans l'intervalle, et tout est arrangé.

Tout cela est aussi plus ou moins déterminé par l'opulence de la chevelure, par le caractère et ce que recèlent encore le futur voile de mariée ou le portefeuille, cela ne dépend pas seulement des biens immobiliers. Jusqu'à épuisement des chevaux que ce petit lapin, ce pauvre bout de chou, avait au frein. Parfois, les femmes sont bien contentes d'avoir encore leur boîte de vitesses quand le brouhaha de la vie, ses chants et ses ris se mettent à s'éteindre tout doucement. Et là, il faut bien, du moins pour quelque temps, entretenir ses plates-bandes et ses placements, passer la voir pendant les heures de service en imaginant des itinéraires et des détours juste pour la circonstance, alors, ça roule, ma p'tite dame ? Avant, j'éprouvais un sentiment de malaise, mais c'était mieux que rien pour moi qui n'avais plus de sensations depuis un bon bout de temps. Tiens, tiens, la sonnette était déjà en main. Çui-là, on va l'interroger, vous permettez que j'entre, je représente l'autorité, donc n'hésitez pas à vous servir de moi à tout moment comme d'un mouchoir en papier ! Faites comme chez vous, vous pouvez même manger avec les doigts, attention, voilà encore ma queue qui surgit quand je vous vois, regardez-la qui goutte, attendez, je pourrais me mettre ailleurs que sur le tapis mais votre faux parquet est bigrement dur, cela dit je connais plus dur, vous voyez l'objet ici présent ? Sûr qu'il vaudrait

mieux aller tout de suite dans votre chambre. Dans l'entrée, je me contente de faire une entrée remarquée, mais dans la chambre à coucher, je dégaine carrément, et là, je vous assure, on ne va pas faire le jacques ni couler une bielle au mauvais moment sous prétexte que vous êtes trop sèche en dedans ; avec la mienne, ça ira toujours, peu importe où, je la connais bien. Suffit qu'elle vous voie pour rester au garde-à-vous comme un fonctionnaire en uniforme et démolir tout sur son passage, mais qu'est-ce que je voulais vous dire, à l'instant ? Cette culotte, on va la baisser (oh oui, avec plaisir, continuez !). Quoi, vous voulez me monter dessus ? La population civile nous en demande beaucoup, mais pas autant que vous ! Bon, allez-y comme ça vous chante, ça me laisse froid, j'aimerais bien qu'on aille sur le matelas, tant pis si t'as pas fait le ménage, je vais te la passer, la balayette ! Autant dire que tu vas avoir cette perfection absolue dont tu rêves depuis longtemps ; la chose a beau être d'une certaine longueur, elle pourrait au besoin rentrer dans ton sac si seulement elle savait marcher. Hé oui, les femmes se contentent souvent de peu parce qu'elles ont eu la vie dure. Mais aussi beau que moi, vous n'avez encore jamais vu, hein ? Et on ne s'embête pas avec moi, je n'engendre pas la mélancolie, un vrai boute-en-train. À mon avis, vous pourriez vous déshabiller dès l'entrée, je recommence à vous vouvoyer pour le public, tenez, je ferme la porte et me prépare à vous voir bientôt sans sous-vêtements, ça peut durer longtemps, quoi, vous en avez acheté spécialement pour moi ? Rien que ça ! Eh bien gardez-les, ma foi, qu'à cela ne tienne, de toute façon je te comprends aussi bien que je comprends chez moi la faim, la soif ou le désir d'avoir des maisons, surtout la tienne à la porte de laquelle il me faut encore frapper avant d'entrer. N'est-ce pas vous qui nous avez signalé une martre gourmande aux abords de votre domicile,

ma p'tite dame, ah, ce n'était pas vous, bon, ce doit être une erreur ou bien le blaireau d'à côté qui est allé fourrer son nez dans vos groseilles à maquereau. Quelle grosse bête puante ! Vise un peu mon jean-nu-tête, il t'attend depuis un bon bout de temps, je le tiens ferme pour que tu puisses le caresser, sinon il va te filer entre les doigts. Avant, tu peux jeter un coup d'œil à ce beau magazine que je t'ai apporté, tu n'as qu'à choisir la position que tu veux. Non, ce n'est pas un catalogue de jardinage. Il te fera absolument tout ce que tu veux, le petit frère, ce n'est pas moi qui vais le retenir. Tiens, tu peux prendre du poison dessus, j'en ai apporté du même coup. Eh ben vrai, vu tout ce que je place dans une femme, je devrais avoir droit à une rente coquette. Mais on a beau limer et fourrer, cela vous rapporte exactement la même chose, sauf que ladite chose change d'aspect et rapetisse vaguement, dirait-on.

Et tous ces prétextes idiots pour que le camarade qui patrouille avec lui ne s'aperçoive pas de son manège. Tous deux, Kurt Janisch et lui, ont le cœur qui bat. Ils démarrent lentement ou en trombe. On prête attention au plus jeune, ils forment un couple pendant un bref laps de temps. Un bras effleure l'autre tandis que les hommes s'éloignent en voiture tout guillerets car leurs infractions, cette fois, sont passées inaperçues. Le camarade a les poils des avant-bras qui se hérissent brièvement avant de retomber : arrête de patrouiller sur mon bras, Kurt, ou bien si ça t'arrive, que ce soit involontaire. Mais déjà la patrouille les emmène ailleurs. Si ce camarade, un jeune père de famille, ne songe pas à mal, il y songe tout de même, bien sûr, et il faut le réduire au silence en l'acculant laborieusement et fermement à l'association sportive ou au club de joueurs de quilles de la gendarmerie, mais pas en plaquant sa bouche sur la sienne, ce qui aurait pour seul effet de

bougrement la réveiller. Oui, tout ce qu'il y a au monde, les je t'aime et encore plus et tout ce qui s'ensuit, quand tu m'embrasses, ce n'est pas difficile...

Bon, autant que je vous le dise : les femmes, pour les mettre dans tous leurs états, il faut hélas leur parler beaucoup et d'une manière très différente. Il ne faut pas faire mystère de ses désirs (car rien, absolument rien ne restera jamais secret !), sous peine de voir ces désirs secrets encore inassouvis. Seule la parole donne à l'être humain son autonomie, elle lui permet de demander son chemin à d'autres tout en allant voir ailleurs. La parole est en outre le passe-temps de bien des femmes. C'est bizarre, quand elles s'asseyent, ce n'est sûrement pas pour garder le silence. Donnons-leur donc une bonne raison de crier ! C'est prodigieux ce qui peut alors leur sortir de la bouche ! Mieux vaut pourtant se débrouiller pour la leur enfoncer d'emblée dans la bouche, cette bouche qui parle tout le temps. Celle-là, pas besoin de lui venir en aide, elle a un permis, elle peut réclamer et ne s'en prive pas. Alors allons droit au but et mettons-lui une queue là où se trouve la langue. Comme une friandise à sucer, là, au moins, elles se tiennent tranquilles, les femmes, parce qu'elles ne veulent pas vous embêter avec le niveau d'aide sociale qu'elles se tapent. Non, minute, j'entends encore un gémissement passer au-dessus d'un visage convulsé comme un nuage survolant un paysage dévasté par la tempête. Un gendarme ne gagne malheureusement pas des mille et des cents, et il a toujours chez lui une femme dont il s'est détaché au prix de bien des efforts. De toute façon, les femmes ont toujours la perspective de parler quand elles tendent la main vers une braguette : elles peuvent représenter des attractions touristiques, se tourmenter pendant des semaines pour un seul instant, attendre le suivant des

années durant, être payées de promesses et tenues en haleine ; ensuite, quand un engin bien raide est prêt pour la performance souhaitée, manifestement dépourvue d'attention et d'intention, qu'en est-il de cette attente qui était vaine puisque l'être humain fleurit tel le peuplier et s'éteint peu à peu comme un mégot ? Oubliée. Faut s'y connaître en femmes, ma foi, tout tient à cela, tout en dépend. En fin de compte, les politiciens sont bien obligés de s'y connaître eux aussi même si c'est seulement en paroles ; nous les hommes, nous aurions plutôt tendance à nous en tirer par des actes, allez hop un truc tout nouveau, et tous nos actes sont vraiment les derniers des derniers. Un vrai acte d'amour alors qu'on aurait plus et mieux à faire en ce moment. Quelquefois, c'est carrément le jogging qu'il faut sauter. Le gendarme prend alors sa voiture personnelle car c'est pour la bonne cause, la dame de la rue transversale, celle qui habite à côté de la crèche de la paroisse, voilà que ça la démange encore, je le sens et j'en mettrais ma main au feu, quoi, il y a déjà trois semaines qu'elle a été servie pour la dernière fois ? Je n'aurais jamais cru que c'était si loin que ça, il est temps de lui en remettre un coup. Ce qu'elle désire, c'est qu'on l'enfonce dans le matelas le ventre en avant et qu'on l'ouvre en vitesse, à consommer bien frais, car elle est réceptive à tout depuis longtemps mais, pour ouvrir sa boîte à ouvrage, n'a pas souvent l'occasion d'être en plus bien huilée. Afin que le grincement des charnières ne s'entende pas trop, car on n'ouvre pas souvent son tiroir secret. C'est qu'à côté il y a des enfants en bas âge, et même toute une tripotée !

En principe, on peut tout faire subir aux femmes, à croire qu'après une bêtise elles ont envie d'être punies. Et ce qu'on ne leur a jamais fait, elles s'y prêtent d'autant plus volontiers. Cela hérisse les hommes à peu

près autant que de s'asseoir à un piano sans savoir en jouer. Mais il faut en passer par là, l'agréable vient avec l'utile, le culot vient avec l'allure, et le blâme ne vient jamais, il ne manquerait plus qu'on attende son arrivée. On fait ça avant, voilà tout. Ensuite, c'est du passé et l'on n'est pas disposé à en bavarder avec la suivante même si elle veut tout savoir par le menu, peu importe quoi. C'est qu'avec les femmes même les évidences ne vont pas de soi, on doit d'emblée leur expliquer et leur montrer ça après les avoir culbutées en leur empoignant durement les seins et le sexe. Oh, mais il ne fallait pas ! Pas la peine de m'apporter des chocolats pour que je sois docile, j'en trouve près de chez moi au supermarché Mercure où se précipitent tous les gens aux pieds ailés, on vient même de très loin, et les chocolats sont sûrement moins chers que là où vous les avez achetés. Or au bout d'un certain temps, sachant d'ores et déjà ce qui les attend, ces femmes vous ouvrent la porte en déshabillé transparent acheté par correspondance, ou sans le moindre déshabillé. Avec un rien d'entraînement, l'âge ne compte même plus, et pourtant on aimerait bien en entraîner une plus jeune. Mais le tout-venant se contente de peu, c'est déjà ça.

Tout cela coûte du temps et de l'argent aux hommes comme Kurt Janisch, mais leur donne la possibilité de déposer en divers endroits leurs objets encombrants, quand ils ont de la chance, et de les échanger contre un canapé et des fauteuils ; je vous en prie, il y a encore beaucoup de place à l'intérieur de moi, mes enfants sont sortis ou ont déjà quitté la maison pour toujours, j'aimerais vous mettre de côté ma petite pièce de derrière qui ne vous donnerait pas trop de mal. Je peux aussi vous faire une petite chambre à partir de moi-même, si vous le souhaitez, rien que pour vous, hein, qu'en dites-vous ? Je suis enchanté, votre chambre sup-

plémentaire qui est en fait votre appartement tout entier est exactement ce dont je rêvais depuis longtemps. Allez, on va passer un bon coup de balai, d'accord ?

Ces actes sur lesquels on se rabat quand on est sans voix et qu'une femme refuse de signer précipitamment un papier sans l'avoir lu au préalable rapportent tout de même encore plus de temps (quand la femme est enfin morte) et d'argent, c'est un bon investissement. Cela ne va pas sans efforts de la part du fonctionnaire et de son fils, de cet employé qui, en dépit de sa jeunesse, est déjà un être à facettes. Un être à plusieurs visages, une tête de Janus protéiforme, dopée aux vitamines de synthèse afin d'estomper ses traits, oui, telle est la tête que ce jeune homme a sur les épaules. Regardez-le un peu : si un homme est apte à éveiller le désir, c'est bien lui. Ce fils est également très adroit de ses mains, il est loin de savoir seulement installer des lignes téléphoniques. Mais pour lui son père passe avant tout, il passe aussi sur des cadavres qui, de leur vivant, lui ont servi de bout de viande. Comment expliquer alors que le gendarme et son fils soient criblés de dettes et qu'ils aient perdu tout leur avoir ? Je ne le sais. Notre Père qui peut nous juger, nous arranger ça et nous sauver nous conseillera de toujours avoir l'œil sur notre bien. À vrai dire, ce n'est pas la première fois dans l'histoire de la gendarmerie qu'un de ses représentants fait une excellente affaire avec une mort débonnaire qui n'emporte jamais que les siens et non des inconnus. La mort emporte ceux qu'elle a au préalable marqués. En cela, elle est semblable au bûcheron. En principe, ces fonctionnaires fédéraux rompus au maniement des armes n'abattent que leurs proches et ce uniquement en cas de nécessité, quand on a voulu les plaquer. Ensuite, de toute façon, il leur reste les propriétés foncières et le mobile qui est aussi foncièrement le leur.

Mais au bout du compte, ils n'ont plus pour eux qu'un brin de raison et de maison, et c'est précisément là qu'ils se retirent : et plus tard ils se tirent, s'ils sont encore là pour voir cela et ne se sont pas d'emblée abîmé le portrait, une balle dans la tête.

Non, non, il n'y a rien là-dessous, ces deux hommes sont des spécialistes de la mort. Et la succession laissée par la mort est un magasin plein d'objets que l'on n'a pas à acheter vu qu'ils font partie de l'héritage. Ce genre de choses se produit sous nos yeux à la campagne, à proximité d'une petite ville bourdonnant de zèle, de danger, de possibilités de jeux et de sports, où chacun connaît l'autre pour l'avoir rencontré sur le court de tennis ou au tribunal, quand après le match, comme bien souvent, on s'est disputés à grand renfort de grossièretés et d'injures ; là, on s'agglutine à ses connaissances jusqu'à ce qu'on en ait trouvé des meilleures. La région est limitée par sa brusque fin : après, il n'y a plus que l'autoroute à gauche et l'autoroute à droite. La petite ville de province est comme un étang qui se remplit d'un côté pour se vider de l'autre. Venir à bout de cette région est un exploit qui équivaut à traverser une rivière sans aucun cheval-vapeur. Des rideaux se soulèvent un instant, des regards se croisent, on vous en rend des plus méchants en échange de meilleurs et vice versa, encore du commerce, et nul n'entreprend d'aller là-contre. Car si les gens du coin s'entendent à être preneurs, ils sont rarement entrepreneurs.

Tous les hommes meurent tôt ou tard, c'est notre destinée commune. En revanche, ce n'est pas comme en ville où l'on ne se rend pas toujours compte de la mort de quelqu'un. Plus souvent qu'on ne l'imagine, le médecin légiste est le seul à vous voir pour la dernière fois, par conséquent, à quoi bon se pomponner ?

Dans un immeuble situé en milieu urbain, qui irait vous dire où peut bien se trouver un voyageur dont le courrier se plisse pour former une montagne dans la boîte aux lettres ? Où est ce monsieur, où est son garde, est-il un endroit où il n'y ait plus aucun gardien de la paix pour vous protéger ? Les policiers et les gendarmes savent toujours à quel endroit un logement va se libérer, c'est que leur situation ne leur est pas tombée du ciel, ils étaient doués pour le métier, eux qui aiment s'installer dans un nid déjà construit dont ils chassent les autres tel le coucou, allez ouste, nous avons partie liée, il nous faut encore défaire un lien et dénouer un nœud. Les humains, avant que la mort ne les jette à l'eau, notre vie les a pour lot. Adressez-vous donc en toute confiance à la police ! Mais qui connaît vraiment ces fervents aboyeurs, ces représentants de l'ordre à la contenance pleine de morgue, eux dont il vaut mieux éviter de se payer la tête si l'on ne veut pas se prendre une claque ? Quand la gendarmerie veut obtenir des renseignements, elle n'a qu'à entrer d'un air autoritaire et elle n'est pas sans le savoir, elle qui sait toujours tout ; dans presque une maison sur deux se trouve une femme esseulée qui rêve d'ouvrir sa porte au premier venu ; s'il pouvait venir enfin, nous serions au moins deux, et plus tard, la mort viendra peut-être elle aussi. Et là, ce sera sympathique comme tout. Avant même qu'on ait pu conter fleurette à la dame (contrôle des lignes téléphoniques, nettoyage des canalisations, recherche de l'animal domestique porté disparu, etc.), un je-ne-sais-quoi vient caresser le creux de la main de monsieur Z'auriez-pas-vu-par-hasard, une tête aux doux cheveux, et à tous les coups l'on gagne à voir avec la dame si elle veut qu'on la prenne par-devant ou par-derrière. Les papotages bruissent dans les conduites, on ne les qualifie pas encore de préliminaires mais ça viendra ; ce qu'il y a de gênant, c'est qu'on

pourrait les entendre dans le voisinage. On regarde alors celle dont on partage la couche, tout va bien ? Le trou se referme-t-il ou est-il encore béant comme une bouche qui crie, n'étant plus habitué à être cogné, culbuté sans ménagement et fourré d'importance ? Pour que la tête apprenne à se demander à qui appartiennent vraiment la maison et les meubles, elle doit être quasiment fracassée. Ils sont à moi maintenant, dit le gendarme à une oreille en déraillant quelque peu au moment où il prononce ces mots, mais après tout une seule personne l'a entendu, on aura toujours la ressource de nier. Tu as quelque chose contre ? Aucun cœur n'est cordial quand il a pénétré par effraction dans une maison mal gardée ; on aimerait avoir alors une autre partie du corps qui soit plus endurante. Les femmes sont tellement esclaves de leurs instincts, c'est à peine croyable. Tout ce qui peut leur passer par la tête, et cette idée de vouloir le faire partout ! Mais il faudrait être un missile de croisière avec une carte dans le cerveau pour aller chercher des trucs pareils : dans la baignoire ou sur la table de la cuisine, passe encore, mais par terre et sous le bon Dieu et son crucifix, bon Dieu de bois, on y est drôlement à l'étroit et dans la poussière ; Dieu n'a pas voulu que l'on grouille à ses pieds tels ces vers créés par lui, comme nous tous, à partir de la poussière, ni que nous baisions, d'ailleurs de l'endroit où il est cloué, il ne peut même pas bien voir la scène. Quant au moyen de nettoyer tout ça ensuite, c'est aussi problématique. La solution, c'est l'essuie-tout, quoique d'aucuns prennent des chiffons raidis par la crasse ou un bout de lavette ramassé dans l'évier. Quelquefois, ce qui sert à nettoyer vous regarde d'un air engageant dès l'entrée, à l'endroit où la femme voudrait être ouverte ; tandis que les médecins dissimulent leurs instruments, les femmes les exhibent toujours hardiment et sans vergogne. Tout. Ce qu'elles ont.